

Source et classification des passions d'après la philosophie traditionnelle. —

Aristote, saint Thomas, Bossuet, distinguent les passions suivant qu'elles naissent de l'appétit *concupiscible* ou de l'appétit *irascible*.
Six naissent de l'appétit concupiscible : l'amour, le désir, la joie, qui se rapportent au bien ; la haine, l'aversion, la tristesse, qui se rapportent au mal.

Cinq naissent de l'appétit irascible : deux *impulsives*, espérance et courage ; deux *répulsives* ou *dépressives*, désespoir et crainte ; enfin la colère.

Toutes ces passions peuvent se ramener au seul *amour*, qui est la première des passions et la source de toutes les autres.

Autres classifications des passions. — Descartes et Malebranche reconnaissent *six passions primitives* : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse ;

Spinoza ne reconnaît comme passion primitive que le *désir*, duquel découlent la joie et la tristesse ;

La Rochefoucauld les confond toutes dans l'*amour de soi* ou *amour-propre* ;

Aug. Comte reconnaît deux passions fondamentales : l'*égoïsme*, qui renferme sept inclinations personnelles, et l'*altruïsme*, qui comprend trois passions sociales ;

H. Spencer admet trois sortes de sentiments : *égoïstes*, *altruistes* et *égo-altruistes* ;

Fourier trouve dans l'homme douze passions : *cinq sensibles*, *quatre affectives*, *trois distributives*.

Il serait trop long de montrer tout ce que ces classifications ont d'artificiel et d'incomplet.

Usage des passions. — *Stoïcisme et fouriérisme.* — Les *stoïciens* repoussent les passions comme des maladies de l'âme ; les *fouriéristes*, après les *épicuriens*, veulent les réhabiliter et fonder toute la morale sur l'*attraction passionnelle*. La vérité n'est ni dans la doctrine des stoïciens ni dans celle de Fourier : les passions, en elles-mêmes, ne sont ni bonnes ni mauvaises ; elles deviennent l'un ou l'autre par l'usage que nous en faisons.

Définition. — On entend, en général, par *désir* la tendance ou l'inclination qui nous porte vers les objets.

Ce mot a plusieurs sens. Il signifie :

- 1° *Appétit, inclination, penchant* ; alors il est spontané, non imputable ; désir de nourriture ;
- 2° *Appétit, inclination, penchant, exaltés par l'imagination* ; dans ce cas, il est imputable ; désir de vengeance ;
- 3° *Quelquefois passion* ; désir ou passion de la richesse... C'est le désir changé en habitude.

Désir, désirable, préférable. — Le désir suppose :

- 1° Le sentiment pénible d'une privation présente ;
 - 2° L'appréhension (action de saisir par l'idée ou l'image) d'un bien futur.
- Le désir a pour *cause efficiente* une peine, et pour *cause finale* un bien. Tout bien étant connu est désirable ; mais tout ce qui est désirable n'est pas au même degré ; c'est pourquoi on distingue le *préférable*, qui est le désiré le plus important et le plus universel.

Désir et connaissance. — Il ne faut pas confondre le *désir* et la *connaissance* : ce sont deux opérations différentes. La connaissance est la condition du désir, mais non la cause. La cause du désir, c'est l'objet en tant que bon ou désirable.

Désir et volonté (voir 19^e leçon, page 269).

6^e LEÇON

SENSIBILITÉ MORALE. — INCLINATIONS PERSONNELLES, INCLINATIONS SOCIALES, INCLINATIONS SUPÉRIEURES

On a déjà vu, dans la leçon précédente, la définition des inclinations, leur différence d'avec les appétits, leur rôle dans la vie intellectuelle et morale, et leur division. Il faut se rappeler qu'elles sont les ressorts ou mobiles naturels de l'activité intellectuelle et morale, ou plutôt cette activité même tendant vers des fins conformes à la nature de l'âme. Si la raison les règle et les dirige vers ces fins, elles sont la source des vertus ; dans le cas contraire, elles deviennent des vices. L'excès, l'abus, la déviation, la perversion d'un penchant est toujours un défaut ou un vice.

On voit l'intérêt qui s'attache à une étude spéciale des inclinations : toute la morale pratique est là en germe ; elle n'a pas d'autre but, en effet, que de régler et de moraliser l'exercice des différents pouvoirs de notre être, auxquels répondent les inclinations.

Il importe que l'homme discerne ses penchants naturels, qu'il connaisse les mobiles qui lui ont été donnés pour atteindre sa fin. S'il ne les connaît pas, s'il ne les a pas dégagés par l'observation et l'analyse, il lui est difficile, sinon impossible, de les épurer, de les perfectionner, de les empêcher de dévier ou de se combattre, d'empêcher l'un sur l'autre ; il ne peut établir entre eux l'équilibre et l'harmonie ; dès lors sa vie reste sans unité et sans force, par conséquent sans grandeur.

L'âme de l'homme est un gouvernement où il ne faut pas diviser pour régner, où il faut, au contraire, déterminer nettement tous les pouvoirs, en établir la hiérarchie, les combiner, les unifier, en un mot les employer sous l'autorité de la volonté raisonnable.

Division. — Il doit y avoir autant d'inclinations ou de penchants que notre être comporte de fins ou de rapports naturels. On peut les ranger en trois groupes : *inclinations personnelles*, *inclinations sociales*, *inclinations supérieures*.

I. — INCLINATIONS PERSONNELLES

On distingue, en général, les inclinations personnelles relatives au *corps*, ce sont les *appétits*, improprement appelés inclinations (voir ce qui en a été dit p. 71 et suivantes), et les inclinations relatives à la *personne humaine* ; celles-ci se rapportent : a) à l'intelligence : *curiosité* ou *besoin de connaître* ; b) à la sensibilité : *besoin d'émotion* ; c) à la volonté : *besoin d'action*, avec ses différentes formes : *amour de la liberté*, *de la propriété*, *du pouvoir*, *sentiment de la responsabilité* ; d) à la personne humaine tout entière : *amour de soi*, inclination qui apparaît comme la plus fondamentale, comme la synthèse de toutes les autres. A l'amour de soi se rattachent l'*estime de soi*, et les sentiments qui en naissent : *confiance en soi-même*, *sentiment de l'honneur*, *sentiment de la dignité humaine*, *amour de la gloire*.

a) **Inclination relative à l'intelligence : la curiosité.** — « La curiosité est un penchant de la nature qui va au-devant de l'instruction. » (FÉNELON.) L'intelligence, comme l'estomac, désire sa nourriture, qui est la vérité.

L'homme est tourmenté du besoin de comprendre, de savoir le pourquoi et le comment des choses. Une connaissance quelconque ne saurait le satisfaire; il lui faut la connaissance raisonnée ou scientifique. La curiosité est à l'origine de l'instruction, mais l'instruction acquise avive la curiosité; on est curieux à proportion qu'on est plus instruit; plus on sait, plus on veut savoir. Le penchant de curiosité donne donc naissance aux sciences et à la philosophie. Mais à côté de cette curiosité, qui est le désir de s'instruire, il y en a une mauvaise, qui porte sur les choses petites, futiles, insignifiantes (c'est celle des sots et des badauds), ou sur les choses qu'il est dangereux de voir, de lire, d'entendre, curiosité malsaine, qui prétend se justifier par cette fausse maxime « qu'il est nécessaire de tout connaître », comme si connaître le mal ne conduisait pas à le faire; il y a encore l'*indiscrétion*, qui fait qu'on se mêle sans raison des affaires d'autrui ou qu'on lui dérobe ses secrets¹.

b) **Inclination relative à la sensibilité : le besoin d'émotion.** — L'intelligence cherche la vérité; la sensibilité, les émotions. « Nous aimons à aimer, » dit saint Augustin.

Le goût universel pour les représentations théâtrales, pour les romans à sensation, pour les histoires qui font peur², pour les voyages, est une manifestation de ce penchant. La Fontaine dit qu'il aime tout « jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique ». Le *charme de sentir* est si fort, comme s'exprime Bossuet, que l'on préfère les émotions douloureuses à l'absence de toute émotion. Le blasé, indifférent à tout, se traîne dans l'ennui; tout est vide pour lui, et la vie lui est à dégoût. Il faut éviter le goût malsain de la mélancolie, répandu surtout par Goethe, Byron, Chateaubriand, dans la littérature, et qui a déteint plus ou moins sur les romantiques. Elle est surtout mauvaise pour l'enfant, qui doit éviter par l'application aux études et par des jeux mouvementés, ou l'expansion spontanée de sa nature lui fasse goûter la joie de vivre et de se détendre.

c) **Inclination relative à la volonté : le besoin d'action.** — C'est un des plus impérieux de nos besoins : on le constate chez l'homme aussi bien que chez l'enfant, dans le corps (besoin d'activité musculaire) comme dans l'esprit. Il se manifeste par la tendance à étendre notre action sur tout ce qui nous entoure, personnes et choses; souvent même par le mouvement qu'on se donne, sans autre but que le mouvement lui-même³. De là

¹ C'est de la curiosité devenue un défaut que parle la Bruyère, quand il dit : « La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. »

Et Pascal : « Curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. Autrement, on ne voyagerait pas sur la mer pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir sans espérance d'en jamais rien communiquer. »

Et Bossuet : « Toute âme curieuse est faible et vaine : par là même elle est discoureuse : elle n'a rien de solide, et veut seulement étaler un vain savoir, qui ne cherche point à instruire, mais à éblouir les ignorants. » (*Traité de la Concupiscence*, VIII.)

² Victor Hugo dit que les enfants aiment à l'entendre, parce

Qu'il leur raconte, à l'heure où la lampe s'allume,

Oh ! des contes écharmant qui vous font peur la nuit !

³ Voir ce qui a été dit du besoin d'agir. (Leçon 4^e, Plaisir et douleur, p. 63, 64.)

l'amour de la liberté, de l'indépendance, de la propriété, du pouvoir, le sentiment de la responsabilité, qui sont les différentes formes de ce penchant.

Le penchant à l'action est bon, s'il produit des actes utiles, s'il a pour but notre bien ou celui d'autrui; il est mauvais, s'il n'est que l'agitation, c'est-à-dire un déploiement fiévreux de force, sans but, ou s'il entraîne à des actions mal-faisantes. L'amour de la vie active renferme le besoin de développer toutes nos facultés. — Au besoin et au plaisir de l'action, correspondent le besoin et le plaisir du repos : quand on demande aux organes et aux facultés un effort trop intense et trop prolongé, il y a fatigue et douleur; de là, la nécessité du repos. Mais le plaisir du repos n'est que relatif. Si, d'une part, les obstacles qui s'opposent au libre déploiement de l'activité irritent l'âme, d'autre part l'absence d'obstacle, la privation du plaisir et du stimulant de l'effort, la dégoûte et l'affaïsse. La fatigue de la lutte contre les difficultés est salutaire; c'est par cette lutte que l'âme prend conscience de ses forces et les augmente.

Amour de la liberté. — C'est le désir d'aller et de venir sans contrainte, comme le veut le loup de la Fontaine (liv. I, v), qui préfère la vie pauvre et souffrante avec la liberté à une vie de délices avec des chaînes d'or; c'est le désir de se posséder pleinement soi-même, d'être affranchi de tout ce qui est un obstacle à l'exercice de ses droits ou à l'accomplissement de ses devoirs.

La volonté étant la manifestation la plus élevée de l'activité, tout ce qui limite la volonté, limite et contrarie la nature même de l'homme et amoindrit la personnalité; l'esclavage va même jusqu'à la supprimer en fait, aussi la manifestation la plus fréquente de ce penchant est-elle d'aimer à faire sa volonté et non celle d'autrui, d'être maître de soi.

Cet amour de la liberté conduit à l'indépendance légitime, qui consiste à ne dépendre que de soi, en dépendant volontairement de sa conscience et de la loi; à être affranchi, soit du côté des hommes, soit du côté des choses, de tout ce qui empêche d'aller au but poursuivi.

Pour être un homme de caractère, pour être fidèle au devoir et faire du bien à ses semblables, il faut être disposé à tout sacrifier plutôt que d'amoindrir sa personnalité ou de blesser sa conscience; il faut avoir cet esprit d'indépendance intellectuelle et morale qui n'abdique point sa pensée devant l'opinion, parce que c'est l'opinion, ou sa volonté devant la force, parce qu'elle triomphe. L'homme qui n'a pas cet esprit est prêt pour toutes les lâchetés, pour toutes les servitudes. (Voir, p. 762, *Esprit de légitime indépendance*.)

Esprit de révolte. — Mais à côté de ce légitime esprit d'indépendance, qui n'est au fond que la fierté dans la liberté, il en est un autre qui vient de l'orgueil et qui est l'attachement déraisonnable à sa volonté propre : il y a l'esprit de révolte, qui soulève les hommes contre l'autorité et contre les lois, qui allume les guerres civiles et fait les révolutions. C'est l'exagération et l'abus de l'amour de la liberté.

Amour de la propriété. — La propriété étant la condition de la liberté, de l'indépendance, et, jusqu'à un certain point, de la vie, l'amour de la propriété se rattache aux penchants relatifs à ces biens. Il excite au travail et à l'épargne, maintient l'homme dans l'ordre, au point de vue individuel par la pratique des vertus économiques, au point de vue social en favorisant la fraternité humaine, au nom de l'intérêt bien entendu.

Le pauvre est bien, dans une certaine mesure, maître de sa personne ; mais son domaine ne va pas au delà. L'homme qui possède agrandit en quelque sorte sa personnalité ; il n'est pas à la merci d'autrui pour les besoins de la vie, il s'appartient davantage et augmente ses moyens d'action. Aussi les plus sûres garanties de liberté, d'indépendance et de pouvoir sont-elles, après la vertu, dans le travail, qui crée le capital, et dans l'épargne, qui le conserve. « La propriété et la liberté sont si étroitement liées entre elles, qu'elles ont toujours été reconnues et sacrifiées ensemble et dans les mêmes proportions. » (BAUDRILLART.)

La première propriété de l'homme, c'est lui-même, âme et corps ; il n'est libre que s'il jouit de cette propriété. Le premier effet du désir de propriété doit donc être de se posséder pleinement soi-même, de n'être pas comme un instrument à l'usage d'autrui. L'homme ne peut, sans se dégrader et sans manquer à sa nature, être possédé ainsi qu'une chose ; il ne peut se faire l'esclave d'autrui en renonçant à sa liberté, pas plus qu'il ne peut moralement se faire l'esclave des passions en renonçant à la raison qui est sa loi.

Si ce penchant n'est pas contenu dans de justes bornes, il étouffe la sympathie et produit l'*amour du lucre*, la cupidité, l'*avarice*, amour immodéré des richesses, non pour en user, mais pour les entasser et jouir de leur contemplation.

Amour du pouvoir. — Il naît du désir de nous rendre indépendants de la volonté des autres et de leur imposer la nôtre ; d'étendre notre action sur nos semblables, d'agir sur eux et d'en faire, par l'autorité, par la force, par la persuasion, les instruments de nos desseins.

C'est un mobile noble et puissant, quand il est maintenu dans les bornes de la raison, si l'on désire le pouvoir seulement afin d'avoir une action plus étendue et plus efficace pour le bien. Or la position seule ne donne pas de l'ascendant sur les hommes ; on n'agit vraiment sur eux que par le savoir, par l'expérience, par le dévouement. Aussi la raison exige-t-elle que celui qui commande obéisse tout le premier à la loi dont il est le représentant, et le poète dit avec raison : « Qui sait mal obéir ne commande pas bien. » (CORNEILLE.) — Celui, en effet, qui ne respecte pas la loi¹ dans l'obéissance, ne la respecte pas non plus dans le commandement. Il n'y a d'autorité que dans la loi : l'autorité et la loi sont même chose. Celui qui commande et celui qui est commandé doivent obéir tous deux : l'un et l'autre sont tenus de se soumettre à l'autorité de la loi, de commander et d'obéir par respect pour la loi.

L'abus de ce penchant produit l'*ambition*, qui est l'amour du pouvoir pour lui-même, non pour le bien ; qui fait sacrifier la justice à la gloire, à la fortune, aux honneurs, et conduit l'homme à l'arbitraire, au despotisme, à la tyrannie. — « C'est souvent de la même source, remarque M. P. Janet (*Philosophie du bonheur*), que naissent et l'amour de la liberté et l'amour du pouvoir. L'homme qui ne veut pas obéir trouve que le meilleur moyen d'échapper au commandement des autres, c'est de commander soi-même ; et comme il arrive toujours, quelque haut placé qu'on soit, d'avoir quelqu'un au-dessus de soi, l'amour de la souveraine indépendance conduit souvent à l'amour du suprême pouvoir. Mais ce n'est qu'un faux amour de la liberté que celui qui se transforme ainsi en amour de la domination ; et l'on peut voir par là combien l'esprit de révolte est près de l'esprit de tyrannie et combien, au contraire, la liberté a besoin de l'esprit d'obéissance. »

Sentiment de la responsabilité. — C'est un sentiment qui fait que

¹ « Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule et toujours. » (LA BRUYÈRE.)

l'homme agit d'autant plus et d'autant mieux qu'on lui laisse davantage le choix de la fin et des moyens. « L'homme qui travaille pour un maître, a dit Bacon, n'invente ni ne perfectionne. » Outre qu'il n'a pas intérêt à inventer et à perfectionner, il n'a pas d'action personnelle et suit aveuglément la routine qui lui est imposée ; il est réduit au rôle de machine ; l'activité physique seule est en jeu, la raison et la volonté sommeillent.

C'est un fait d'expérience que plus on se confie aux hommes, en leur laissant l'initiative et le mérite de leurs entreprises, plus on obtient d'eux. « La responsabilité personnelle est l'instrument le plus énergique du succès. Ce qui le prouve sans réplique, c'est la supériorité démontrée du travail libre sur le travail servile. » (P. JANET.) Il n'est pas rare de voir des hommes, dépouillés tout à coup d'une fortune dont ils n'avaient su que jouir, et réduits à se créer seuls une position, déployer une activité et des ressources dont on ne les aurait pas crus capables et qu'eux-mêmes ne soupçonnaient pas en eux.

d) Inclination relative à la personne humaine tout entière : amour de soi. — C'est moins une inclination que l'ensemble des inclinations personnelles, la tendance consciente à être, à persévérer dans l'être, à réaliser la perfection de son être. La première manifestation de l'amour de soi, c'est une horreur instinctive du néant et l'amour de l'être. « Être ou ne pas être, dit Hamlet dans Shakespeare, voilà la question. » Aimer quelqu'un, c'est lui souhaiter et lui faire du bien. S'aimer soi-même, c'est se souhaiter et se faire le bien que réclame, en soi, la personne humaine. L'amour de soi est essentiel à la personne : on ne conçoit pas que l'être intelligent et libre développe sa personnalité sans ce stimulant incessant ; il est, par conséquent, légitime, tant qu'il demeure raisonnable¹.

« L'amour de soi revêt, chez l'homme, un caractère supérieur de réflexion, de moralité, d'obligation même, que la religion a consacré en condamnant le découragement, le suicide, et en faisant de l'espérance une des trois grandes vertus qu'elle recommande. Sans l'amour de soi, point de ressort moral, point de prévoyance, point de travail, point d'épargne, point d'invention : la civilisation s'arrête, et la vie même s'éteint. » (BAUDRILLART, *Manuel d'éc. pol.*)

Ce qu'il faut aimer en soi, c'est ce qui fait la dignité et la grandeur de l'homme, c'est le sujet de la loi morale. Ainsi entendu, l'amour de soi n'exclut pas l'amour des autres et préserve de l'égoïsme.

L'amour de la liberté, celui de l'honneur, de l'indépendance, de la gloire, ne sont au fond que des formes ou manifestations de l'amour de soi. Ainsi la liberté, c'est la possession de soi dans l'ordre ou dans la loi ; l'honneur, c'est le respect ou l'amour de soi dans la dignité, dans l'intégrité de la vie ; l'amour de l'indépendance, c'est le désir de ne dépendre que de soi en dépendant volontairement

¹ Notre-Seigneur fait de l'amour de soi la mesure de l'amour du prochain : « Aimez votre prochain *comme vous-même*. » — « Aucune distinction entre ces deux termes (amour de soi et amour-propre) n'existait au XVII^e siècle, qui confondait dans une commune réprobation l'amour de soi et l'amour-propre. Mais depuis on a distingué entre ces deux expressions ; l'une n'implique aucun blâme et indique simplement l'intérêt légitime qu'on prend à soi-même ; l'autre indique que l'amour de soi tend à passer les bornes et à s'approcher de l'égoïsme. » (LITTRÉ.)

de la loi; l'amour de la réputation ou de la gloire, c'est le désir de vivre dans l'estime d'un grand nombre.

Sentiments qui en naissent. — De l'amour de soi naissent l'amour de la vie, l'amour du bien-être, le désir de l'excellence.

Ces sentiments se manifestent : l'amour de la vie, par l'instinct de conservation d'abord, comme chez l'animal; mais il comprend, chez l'homme, le désir de l'immortalité¹; l'amour du bien-être, par le soin que l'on prend de pourvoir à tous ses besoins physiques et moraux; le désir de l'excellence, par la tendance au progrès, qui est un besoin et partant une loi de la nature humaine : il ne suffit pas à l'homme d'être, ni même d'être agréablement; il veut être avec toute la perfection que son être comporte.

C'est un fait que la vue de ses défauts l'attriste, que celle de ses qualités lui est un sujet de complaisance; il aime à se rappeler et à rappeler ce qui l'élève à ses propres yeux et à ceux des autres. Le désir de l'excellence, comme tous les penchants, a besoin d'être réglé par la raison; autrement il se porte sur n'importe quel genre d'excellence, même sur le vice, suivant les idées que l'on se fait de la vie et de la perfection. Ne va-t-on pas jusqu'à se vanter de ce qui abaisse et dégrade?

Exagération de l'amour de soi : égoïsme. — L'amour déréglé de soi s'appelle égoïsme.

La définition est dans le mot lui-même : c'est le moi qui se fait centre de tout, qui s'aime sans règle et sans mesure, aux dépens d'autrui, contre la justice. On n'est pas égoïste parce qu'on songe à soi, mais parce qu'on ne songe qu'à soi, parce qu'on sacrifie tout à l'intérêt personnel².

« On pourrait dire qu'il y a deux égoïsmes : celui de l'esprit et celui du corps. L'égoïsme de l'esprit, c'est l'orgueil; l'égoïsme du corps, c'est la sensualité. Il est bien entendu toutefois que les deux égoïsmes sont dans l'âme : le corps n'a ni mérite ni démerite, ni égoïsme ni amour. Les deux égoïsmes sont donc dans l'âme; mais l'un est celui de l'âme s'abaissant dans le corps pour en jouir, l'autre est celui de l'âme voulant s'élever au-dessus d'elle-même. Je les vois l'un et l'autre dans ces mots de Pascal : « Qui veut faire l'ange, fait la bête. » L'orgueil, c'est l'âme voulant faire l'ange; la sensualité, c'est l'âme faisant la bête. » (P. GRATRY.)

¹ « L'immortalité est si bien le fond de notre nature, qu'elle se traduit spontanément dans nos désirs et nos aspirations. Nous voulons obstinément vivre : vivre dans l'estime et l'admiration des hommes, vivre dans le cœur de ceux que nous aimons, vivre par l'éclat de nos œuvres, vivre par le souvenir de nos bienfaits. » (P. MONSABRÉ, 17^e Conf., 1875.)

² « L'égoïste brûlerait la maison de son voisin pour se faire cuire un œuf. » (CHAMFORT.)
« Il ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point... Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît d'autres maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain. » (LA BRUYÈRE, *Gnathon*.)

Il essaye de se justifier par quelques maximes dont il fausse le sens : « Charité bien ordonnée commence par soi-même; chacun pour soi, et Dieu pour tous. » Il ne connaît que soi, ne jure que par son droit et ignore les autres. Les autres pourtant ne sont pas une quantité négligeable : c'est tout le monde, *sauf un*.

Saint-Simon dit en parlant d'un homme fort vaniteux : « Son moi était comme une machine pneumatique qui attirait l'air autour de lui et n'en laissait plus pour personne de ceux qui l'approchaient. »

Origine de l'égoïsme. — Saint Thomas, dans ses *Questions sur le péché originel*, montre que l'égoïsme est la racine de tout mal, se confond avec ce qu'on appelle en théologie la concupiscence, et a sa source dans la déchéance primitive; il prouve que cet amour déréglé de soi, qui transgresse la loi de la raison, est « contre la nature de l'homme ».

La nature humaine, telle que Dieu l'avait faite, était bonne en soi; ce qui est mauvais en elle est l'œuvre de l'homme et non de Dieu : « Dieu fait tout dans l'homme, dit Bossuet, excepté le seul péché, où son action ne se mêle point. » C'est donc mal s'exprimer et abuser du mot *nature* que de dire, comme on fait souvent, que la *nature* nous porte à l'égoïsme. Si cela était, la responsabilité n'en serait pas à nous, mais à Dieu, auteur de la nature¹. « Dieu a fait l'homme droit » (Écriture); il ne l'a pas créé dans l'injustice et le désordre, qui sont le fond même de l'égoïsme. « Cette rectitude de l'homme consistait à aimer Dieu de tout son cœur... d'un amour pur et parfait, et pour l'amour de lui-même, et de s'aimer soi-même en lui et pour lui. Voilà la rectitude de l'âme : voilà l'ordre, voilà la justice. » (BOSSUET, *Traité de la concupiscence*, XI.)

Caractères de l'égoïsme : 1^o *L'égoïsme est une injustice* : « Le moi a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout; il est incommode aux autres, en ce qu'il les voudrait asservir : chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. » (PASCAL.)

2^o *Il est un désordre* : « Chacun tend à soi; cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général : la pente vers soi est le commencement de tout désordre en guerre, en politique, en économie, et Dieu a voulu faire des êtres qui composassent un corps de membres pensants. Être membre, c'est n'avoir de vie, d'être, de mouvement que par l'esprit du corps et par le corps. » (Id.) C'est pourquoi l'égoïste, qui ne vit que pour soi, est dans l'injustice et le désordre.

3^o *Il rend malheureux* : dans le plan divin, c'est en s'occupant du bonheur de tous que chacun doit faire son propre bonheur. L'égoïste renverse ce plan; il cherche à être heureux aux dépens des autres; il veut faire son bonheur du malheur de tous. Mais le bonheur et l'injustice ne sauraient s'allier. Tout ce qui détruit en nous l'homme moral, y détruit le bonheur : c'est une nécessité que l'égoïste soit malheureux.

4^o *Il est la négation du devoir* : Faire son devoir, c'est obéir à la loi morale, c'est-à-dire sacrifier le particulier et le relatif à l'universel et à l'absolu. L'égoïsme fait le contraire : il sacrifie l'universel et l'absolu au particulier et au relatif. On pourrait résumer en deux mots toute la morale : Le bien, voilà le

¹ Pour réfuter cette erreur, le marquis de Ségur a écrit un intéressant ouvrage : *la Bonté et les affections naturelles chez les Saints*. « On croit voir, dit-il, dans l'anéantissement de la nature ce qui en est la perfectionnement et la couronne. Tandis que la sainteté chrétienne a pour effet d'élever et d'agrandir l'âme..., d'y rétablir, dans une juste harmonie, l'ordre des sentiments et des amours détruit par le péché originel, on s'imagine qu'elle anéantit et dévore tout ce qui est naturel, pour ne laisser subsister qu'un sentiment unique, l'amour d'un Dieu jaloux, ennemi de la nature. Ainsi, on en arrive à défigurer l'œuvre de Jésus-Christ. »

M^r Gay dit, dans une lettre à l'auteur : « Confondant la nature, qui est l'œuvre de Dieu, avec le mal, qui depuis le péché l'altère et la dégrade, on en fait l'adversaire de la grâce, et l'on croit que le premier et le principal emploi de celle-ci est de faire à celle-là une guerre sans trêve et sans merci, une vraie guerre à mort. Saint Thomas d'Aquin pensait tout autrement. »

« La grâce, écrit-il dans sa *Somme*, ne détruit pas, ne supprime pas la nature; elle la suppose, au contraire, et la perfectionne. » ... Saint Augustin, parlant de la douleur qu'une fausse et orgueilleuse philosophie (stoïcisme) prétendait être une pure faiblesse, a écrit : « Il vaut mieux au cœur humain s'attrister et se consoler, que de cesser, en se satisfaisant pas, d'être un vrai cœur humain. » — « Je suis tant homme que rien plus, » disait naïvement le bon saint François de Sales; il écrivait à une personne qu'il dirigeait : « Nous nous amusons quelquefois tant à être de bons anges, que nous en oublions d'être de bons hommes et de bonnes femmes. »

Toutes les fois qu'on oppose la nature à la grâce ou à la raison, on entend la nature viciée par le péché originel, la nature avec l'ensemble des penchants qui composent l'égoïsme ou la concupiscence.

but de la vie, le seul; l'égoïsme, voilà l'obstacle, le seul. — Comme il naît à la fois de l'étroitesse du cœur et de celle de l'esprit, on le combat en faisant appel au sentiment et à la raison, en se substituant en pensée à la place des autres, en s'efforçant de saisir toutes les occasions de faire plaisir, de rendre service, en se rendant compte de la solidarité sociale, du rôle de l'individu dans la société, rôle que l'égoïsme ou la poursuite exclusive des fins personnelles et intéressées empêche de remplir. (Voir, dans la *Morale générale*, la réfutation de la Rochefoucauld, qui prétend que l'amour-propre, ou amour de soi et de toutes choses pour soi, sous sa double forme d'intérêt et de vanité, est le principe des actions qui paraissent les plus désintéressées.)

Ses manifestations. — On le trouve au fond de toute passion, de toute inclination perversie. Ce qu'on nomme les sept péchés capitaux n'est pas autre chose que l'égoïsme sous ses diverses formes. On est avare, parce qu'on n'amasse que pour soi; gourmand, parce qu'on mange, on boit uniquement pour son plaisir; jaloux, envieux, parce qu'on se regarde comme privé par les autres des biens ou des avantages dont ils jouissent; paresseux, parce qu'on ne veut s'imposer ni effort ni gêne; dur, cruel, parce qu'on est sensible à ses propres souffrances et nullement à celle des autres; lâche, parce qu'on préfère à tout la conservation de sa santé ou de sa vie¹.

REMARQUE. — Les anciens n'ont pas eu une idée nette de l'égoïsme; ils n'ont pas compris que ce vice initial engendre et résume tous les autres. C'est au christianisme que nous devons de savoir que le « moi est haïssable »; que la vie individuelle n'a de prix que par ce qui la dépasse; que le sacrifice, le renoncement à soi-même est la loi du progrès; que la vie, la grandeur, la perfection de l'homme, se trouvent dans l'abnégation.

Estime de soi. — L'estime de soi, qui se rattache à l'amour de soi, est le sentiment par lequel l'homme a conscience de sa valeur et de son mérite. Pour savoir ce que l'on peut, il faut avoir conscience de ce que l'on vaut; pour jouir de sa propre excellence, il faut la connaître.

Ce sentiment est, en général, très développé chez les hommes de caractère, où il s'allie à la simplicité, à la modestie. On aime à entendre le grand Corneille affirmer sa valeur méconnue :

« Je sais ce que je vauz, et crois ce qu'on m'en dit. »

Ce mot d'Auguste est d'un homme qui se connaît et qui se possède :

« Je suis maître de moi comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. »

La véritable estime de soi, c'est la juste opinion de soi; le bon témoignage que donne une bonne conscience. « La conscience dit à l'homme de bien qu'il est grand devant Dieu, parce qu'il est pur devant lui, et cette grandeur le soutient sans l'enorgueillir, parce qu'étant fondée sur la vérité, elle retourne à Dieu bien plus qu'elle ne descend à l'homme. L'âme sent sa dignité et en jouit. » (LACORDAIRE.) L'estime de soi est nécessaire au bonheur. L'injustice, la calom-

¹ Égoïsme et intérêt : point de vue économique. — « Il faut remarquer que l'intérêt ne saurait être confondu avec l'égoïsme. Renfermé dans ses justes limites, l'intérêt est d'une admirable fécondité pour le bien, non seulement privé, mais général. Il en est autrement de l'égoïsme, qui le plus souvent engendre de déplorables conséquences économiques. On peut dire qu'en général l'intérêt bien entendu tend à rapprocher les hommes, et que l'égoïsme tend à les diviser. C'est l'intérêt qui a fait naître l'échange; c'est l'égoïsme qui produit toutes les usurpations. » (BAUDRILLART, *Manuel d'éc. pol.*)

nie, la persécution ne peuvent rendre malheureux, dans toute la force du terme, celui qui garde sa propre estime, qui a conscience de n'avoir point failli, d'être resté digne de lui-même et digne de la vie. On est heureux de se replier sur soi-même, de vivre avec soi-même, quand on s'estime; on se fuit, au contraire, quand on se méprise. « Comme on revient avec peine dans une maison pauvre et mal tenue, ainsi on revient difficilement à soi-même, lorsque le foyer est vide et la flamme éteinte. » (LACORDAIRE.)

De l'estime de soi, quand elle n'est pas exagérée et ne fait pas l'ombre sur les défauts pour mettre seulement en relief les qualités, naissent la *confiance en soi-même*, le *sentiment de l'honneur*, le *sentiment de la dignité humaine*, l'*amour de la gloire*.

Confiance en soi. — La confiance en soi est un sentiment par lequel on a conscience de sa force et de ses ressources. Le mot confiance, par son étymologie même (*fiducia, fides, foi*), signifie une conviction mêlée d'espérance. C'est souvent la confiance en soi qui fait réussir. Celui qui ne compte pas sur soi, qui doute, qui n'ose pas, paralyse ses forces, ne se fait jamais valoir ce qu'il vaut.

Il faut se garder à la fois de la présomption et d'une défiance excessive. Si « le trop de confiance attire le danger », le trop de défiance rend impuissant à le surmonter; « qui n'appréhende rien présume trop de soi, » et qui appréhende trop faillit, parce qu'il craint.

Donner ce qu'on peut et faire la mesure de ce qu'on peut la plus grande possible, voilà la règle. L'imagination est souvent pour beaucoup dans les difficultés prévues; elle les grossit et les multiplie. Si elles sont réelles, le moyen de les vaincre n'est pas d'en avoir peur. Les attaquer timidement, c'est être à moitié vaincu; on en triomphe avec moins de peine, quand on va devant soi avec confiance et résolution : « Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement¹. » (CORNEILLE.)

Sentiment de l'honneur. — Le sentiment de l'honneur est le souci de rester digne, de mériter et de garder l'estime, celle de soi-même d'abord, puis celle de ceux qu'on estime soi-même; c'est la force d'âme animée ou réveillée par la préoccupation de ne pas déchoir. C'est un sentiment complexe, qui tient à la fois de l'amour de soi, de la sympathie pour autrui et du besoin d'idéal; ce dernier élément, qui n'est au fond que le désir d'excellence et de noblesse, en est l'âme et le caractérise. « Le mot honnêteté désigne un état d'honneur permanent, et l'honneur, c'est le témoignage de notre propre excellence, qui se confond avec la vertu. » (S. THOMAS.)

Le P. Lacordaire l'a défini : un sentiment chaste de soi-même, une crainte infinie de toute honte méritée, la plus haute délicatesse dans la plus sainte pudeur.

Le sentiment de l'honneur a fleuri surtout au moyen âge; la chevalerie en avait fait le symbole de la perfection morale : il embrassait toutes les vertus publiques et privées. « Le premier ressort, le ressort secret, profond, de la société moderne, c'est ce sentiment excellent qu'on appelle l'honneur, qui n'est autre chose que l'indépendance et l'inviolabilité de la conscience humaine, supérieure à tous les pouvoirs, à toutes les tyrannies, à toutes les forces du

¹ De Tocqueville dit, dans ses *Souvenirs* : « Si l'on me demande ce que j'ai gagné dans ce ministère si troublé, si traversé et si court que je n'ai pu qu'y commencer les affaires sans en finir aucune, je répondrai que j'ai gagné un grand bien, le plus grand peut-être des biens de ce monde, la confiance en moi-même. »

dehors ; c'est, en un mot, le sentiment de la dignité de l'homme, et nous ne devons pas méconnaître combien l'antiquité, avec toutes ses vertus civiques, avait opprimé cet instinct légitime de la dignité personnelle. En présence de la patrie, le citoyen n'est rien ; en présence de la loi, la conscience se tait ; en présence de l'État, l'homme ne connaît pas de droits. Voilà la loi générale ; et en même temps que l'antiquité écrasait la dignité humaine par la majesté de l'État, elle flétrissait la personne dans trois sortes d'hommes qui composaient la grande majorité du genre humain : les esclaves, les ouvriers et les pauvres. » (OZANAM, *Civilisation au 1^{er} siècle*, XIII^e leçon.)

L'écueil du sentiment de l'honneur, c'est de dégénérer en orgueil et en vanité, ou encore de s'attacher à des choses que l'opinion approuve et que la conscience condamne. Celui qui recherche avant tout l'estime d'autrui, qui fait bien pour être applaudi, n'est pas éloigné de mal faire, si l'applaudissement est à ce prix. L'homme a besoin de règles plus sûres que l'opinion, et l'honneur n'a guère d'autres règles. On distingue cependant le faux honneur du véritable. Le véritable est celui qui repose sur les traditions morales des siècles de foi, et qui résiste aux courants contraires de l'opinion. Le faux honneur est celui qui n'a pour mobile que la vanité, qui tient plus à obtenir la considération qu'à la mériter, qui se contente même des marques extérieures du respect public, brigue les emplois, les croix, les rubans, les livrées, flatte les puissants, marche sur les faibles. Il faut tenir à l'honneur, c'est-à-dire à l'estime publique. La vertu méconnue ou calomniée n'est utile qu'à l'homme vertueux. La vertu reconnue sert d'exemple. Il faut donc être jaloux de sa réputation. C'est un moyen d'être utile. Un homme déshonoré devient un scandale.

Au sentiment de l'honneur est opposé celui de la *honte*, trouble intérieur qui nous porte à fuir les regards, quand nous avons fait quelque chose qui nous abaisse, soit à nos yeux, soit à ceux de nos semblables ; il accompagne toujours plus ou moins les remords, surtout pour les actions qui ont un caractère particulier de bassesse. Avant que le mal soit commis, la honte est comme le premier cri de la conscience alarmée ; quand le mal est fait, elle devient un châtement qui survit même à l'expiation et se perpétue en nous par le souvenir. Ce qui fait le fond de la honte, ce qui nous trouble, c'est l'idée que nous avons de nous-même.

Ce n'est pas le regard d'autrui qui nous révèle notre humiliation, c'est le sentiment de notre humiliation qui nous fait craindre le regard d'autrui. On braverait la colère d'un maître irrité ; on ne soutient le mépris de personne. Dès qu'on se sent avili, on tressaille, on rougit, on voudrait disparaître. La honte est un des phénomènes moraux les plus dignes d'étude, une révélation naturelle de la dignité humaine, un souvenir de notre grandeur au sein de notre abaissement, et comme un pressentiment de la justice divine.

L'éducation, la coutume, les préjugés émoussent ce sentiment ou le rendent plus délicat. — Dans notre vieille langue on trouve cette expression : *avoir ses hontes bues*, toutes ses hontes bues, pour signifier : avoir perdu tout respect de soi-même.

Sentiment de la dignité humaine. — C'est l'estime de soi-même considéré comme homme en général, comme sujet d'une loi qui impose des devoirs, confère des droits et rend inviolable dans l'accomplissement des uns et l'exercice des autres.

On se sait l'égal des autres hommes par nature, et on repousse toute idée de servilité et de servitude, de bassesse et d'esclavage ; on sert, on ne s'asservit pas ; on obéit, on ne s'abdique pas ; on respecte en soi-même et on fait respecter par les autres la personne humaine, ses droits naturels, inviolables toujours et pour tous. On se sait supérieur aux autres êtres de la création par la raison, par la liberté et la moralité, et on ne s'abaisse pas à leur niveau. « L'homme n'a pas seulement besoin de pain, il a besoin de dignité. Il est, par sa nature même, une dignité. » (LACORDAIRE.)

Amour de la gloire. — C'est l'amour des grandes choses, l'attrait pour ce qui a de l'éclat, pour ce qui mérite la considération et l'estime. Il nous semble que notre personnalité s'étend et s'agrandit à mesure que nous sommes plus connus et plus estimés.

« Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, dit Pascal, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés et de n'être pas dans l'estime d'une âme... C'est la plus belle place au monde. »

L'homme qui aime la gloire recherche ce qui excite l'admiration ; les vertus ordinaires ne le satisfont pas, il lui faut des vertus éclatantes, héroïques. Si les enfants sont sensibles à la louange et au blâme bien avant le temps où ils en peuvent éprouver les avantages et les inconvénients, c'est en partie un effet de l'amour de la gloire qui est au fond du cœur humain ; cela prouve la fausseté de la doctrine qui veut ramener le désir d'estime à une inclination intéressée et à un calcul réfléchi. Ce sentiment peut s'allier à celui de l'humilité : se porter vers les grandes choses et se rendre capable de les accomplir n'empêche pas de reconnaître par où l'on est faible et impuissant¹.

Gloire, célébrité. — Il ne faut pas confondre la *gloire*, qui suppose toujours le bien et le beau, avec la *célébrité*, qui peut s'obtenir par le crime, aussi bien que par la vertu. La gloire doit être regardée comme le rayonnement de la vertu, être voulue comme une conséquence et non comme un but : « Dans les grandes actions, il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu. C'est la maxime qui fait les grands hommes. » (BOSSUET.)

II. — INCLINATIONS SOCIALES

Outre les inclinations qui rattachent l'homme à lui-même et ne sont, au fond, que les diverses manifestations de l'amour de soi, il y a les inclinations qui le portent vers les autres hommes. Il est nécessaire de tenir compte de ces deux éléments de la nature humaine. La tendance à voir le côté individuel plus que le côté sociable, à faire de l'homme un être isolé, indépendant, tenant ses droits de la nature et ses devoirs de conventions consenties, tendance qui a été celle de Rousseau et du XVIII^e siècle, est une source d'erreurs en morale et en législation.

Division. — On peut distinguer les inclinations *sociales*, qui nous portent vers les hommes en général : *sociabilité, sympathie, amour de l'humanité* ; les inclinations qui s'adressent à certains groupes : *familiales et corporatives : affections de famille, amour*

¹ Saint Thomas, dans sa *Somme*, se pose cette question : « Le désir de la gloire est-il un péché ? » Il répond : « Connaître son propre bien et l'approuver comme digne de louange, ce n'est pas un péché. » Saint Paul écrivait : « Nous avons reçu, non l'esprit de ce monde, mais l'esprit de Dieu, afin que nous connaissions les dons que nous tenons de Dieu même. » (I COR. II, 12.) Il ne nous est pas défendu non plus de vouloir qu'on approuve nos bonnes œuvres. Il est écrit : « Que votre lumière luise devant les hommes. » (S. MATTH., V, 16.) Ce qui est illégitime, c'est l'amour de la vaine gloire ; et la gloire est vaine, quand on veut se glorifier de ce qui n'est pas digne ou de ce qui est indigne, quand on la demande à des hommes qui n'ont pas un jugement droit, quand on ne rapporte pas le désir de la gloire à une fin légitime, comme l'honneur de Dieu ou le bien du prochain.

de la patrie, esprit de corps; enfin celles qui reposent sur le choix, ou électives: amitié, amour.

1. — INCLINATIONS QUI NOUS PORTENT VERS L'HOMME EN GÉNÉRAL

Sociabilité. — L'instinct de société est l'attrait de l'homme pour l'homme. « Il paraît manifestement que le plaisir de l'homme, c'est l'homme, » dit Bossuet. On se sent porté à partager les joies et les douleurs de ses semblables¹.

L'homme n'est pas un ennemi pour l'homme, comme l'a dit Hobbes (*homo homini lupus*). Le mot de Térence est plus vrai: « Je suis homme, rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » La société n'est pas l'effet d'une convention, comme l'a pensé Rousseau: elle est naturelle à l'homme. On dit qu'une chose est naturelle à un être, quand elle tient à son essence, à sa constitution. Or tout en l'homme est disposé pour la société et la réclame: il ne peut vivre et atteindre sa fin que dans la société; réduit à lui-même, il est physiquement et moralement impuissant. Que de sentiments et de faits seraient inexplicables, si la sociabilité n'était pas un attribut essentiel de la nature humaine: l'horreur de l'isolement, l'impossibilité de ne rapporter qu'à soi sa manière d'être et d'agir; le besoin de s'épancher, de sympathiser avec ses semblables, de leur communiquer ses pensées et ses sentiments, d'en être connu et estimé; le penchant à la bienfaisance, le langage, les instincts de crédulité et de véracité!

Le premier cri de Robinson Crusoe, après avoir fouillé les débris d'un navire échoué, est un appel à la société: « Ah! si un seul homme eût été sauvé! » — Silvio Pellico raconte, dans ses *Prisons*, combien la vue d'un homme lui était agréable; il cherchait à voir la sentinelle. « Lorsque le soldat levait la tête, qu'il avait un visage exprimant l'honnêteté et que je croyais y découvrir quelque trace de compassion, je me sentais saisi d'une douce palpitation, comme si ce soldat inconnu eût été pour moi un ami. » — En mer, quand on est resté longtemps isolé, la rencontre d'un vaisseau est pour les passagers une véritable fête. — L'isolement est peut-être la peine la plus forte qu'on puisse infliger à un homme qui est devenu un danger pour la société. « L'hypothèse de l'isolement comme état primitif de l'humanité, si commune au dernier siècle, n'est qu'un rêve de la philosophie en délire. Un tel rêve n'a pu naître que dans une société pleine d'abus et de corruption, qui semblait, à des esprits extrêmes violemment ramenés en arrière vers un âge d'or chimérique, condamner l'existence de la société même. Pourtant cette hypothèse, toute fautive qu'elle est, a exercé une funeste influence sur les diverses branches des sciences sociales. » (BAUDRILLART, *Manuel d'éc. pol.*)

Sympathie. — La sympathie paraît être la plus générale des inclinations sociales². Elle est le penchant à éprouver les mêmes sentiments qu'autrui, quand on aperçoit les signes extérieurs qui les révèlent. C'est l'âme d'autrui devenant notre âme, de sorte qu'il se produit comme une substitution des moi: l'idée d'un moi étranger remplace celle de notre moi dans notre conscience.

La sensibilité est communicative; de même que, lorsque deux instruments sont d'accord, une note donnée par l'un vibre à l'unisson dans l'autre, de même,

¹ La parabole du Samaritain, dans l'Évangile, met en évidence cette vérité « que nul homme n'est étranger à un autre homme, fût-il d'une nation autant haïe dans la nôtre que les Samaritains l'étaient des Juifs ». (BOSSUET.)

² On dit aujourd'hui inclinations altruistes. C'est un néologisme qui n'est pas encore entré dans la langue courante.

mais avec les différences qu'entraîne la liberté, on jouit ou l'on souffre par sympathie de la joie ou de la douleur qui se manifeste en autrui. C'est une espèce de répercussion des sentiments, des passions, qui conduit à sentir et à vivre en autrui¹. Ce qui nous émeut chez les autres, c'est une image de nous-mêmes, c'est le spectacle de l'âme humaine déployant son activité dans les luttes de la vie, dans des luttes semblables à celles où nous sommes engagés nous-mêmes. La sensibilité personnelle est la racine de la sensibilité sympathique. On connaît la contagion du bâillement, phénomène physique: c'est un cas de sympathie. On sait combien, chez les hommes assemblés, chez les masses, les sentiments sont plus vifs et plus prompts²; la raison en est qu'ils sont excités et multipliés, en quelque sorte, par la sympathie. Elle n'existe pas au même degré chez tous les hommes. Celui qui a souffert et qui a beaucoup d'imagination compatit d'ordinaire très fortement aux souffrances d'autrui. La sympathie est le ressort naturel de la pitié, de la bienfaisance, de la charité, du dévouement.

A l'état spontané, le penchant de sympathie, et celui d'antipathie qui lui est opposé, sont des mouvements de préférence ou de répugnance pour ce qui est conforme ou contraire à notre caractère, à nos goûts. Jusqu'à un certain point, ils sont dans le monde moral ce que l'attraction et la répulsion sont dans le monde physique. La raison doit, suivant leur valeur, favoriser leur développement ou s'y opposer. (On verra, en morale, la réfutation de la doctrine de Smith fondant toute la morale sur la sympathie.)

La bienveillance, qui est une des formes de la sympathie, est la disposition à vouloir du bien à autrui, disposition qui conduit à la bienfaisance³.

Instincts de crédulité et de véracité. — Ce sont deux penchants de l'esprit, le premier à admettre sans examen, comme vrai, tout ce qui est affirmé par autrui; le second, à dire vrai, à conformer nos discours à nos pensées. Ils sont corrélatifs: le penchant à croire au témoignage de nos semblables implique la croyance à la véracité de ce témoignage; ils sont la première loi et la première garantie des relations sociales; ils tiennent à la constitution de la société, comme à celle de notre nature. Sans ces dispositions naturelles, le but du langage est manqué, l'éducation n'est pas possible, et l'homme est réduit à ses lumières personnelles, renfermé dans les limites de sa propre expérience.

La véracité n'est pas seulement pour l'homme un besoin, elle est aussi un devoir. Il se dégrade et corrompt sa nature en se livrant au mensonge. — La crédulité est très grande chez l'enfant et chez l'ignorant; on en tire parti pour l'instruction. Si elle se prolonge et devient comme un état habituel de l'esprit, elle est un manque de jugement ordinairement exploité au profit de l'erreur, des préjugés, de la superstition. — La crédulité des âmes supérieures, des âmes droites, dont on parle quelquefois, est d'une autre sorte; si elles sont faciles à tromper, c'est

¹ « La bise de Grignan, disait M^{re} de Sévigné à sa fille, me fait mal à votre poitrine. »

² « Assistez dans une salle de spectacle à peu près déserte à la représentation d'une pièce, vous éprouverez infiniment moins de plaisir que lorsque la salle sera pleine, et qu'à côté de vous et de tous côtés vous sentirez des natures semblables à la vôtre partager ces dispositions. » (JOUFFROY, *Cours de droit naturel*.) — On sait comment se font d'ordinaire les émeutes. Quelques orateurs passionnés communiquent leur mécontentement à la foule, qui les acclame, qui s'exalte, qui s'emporte, qui va jusqu'au délire et à la fureur. Parmi les émeutiers, beaucoup eussent été inoffensifs, pris isolément.

³ « Tout indique à la vue le cœur bienveillant: son silence même a une éloquence qui attire; il touche sans parler, il plaît sans le savoir, il règne par un empire qui ne lui coûte rien et qu'aucun autre ne saurait égaler. » (LACORDAIRE.) — Ce sentiment dilate le cœur. « Tout ce qui multiplie les nœuds qui attachent l'homme à l'homme, le rend meilleur et plus heureux. — Quiconque éteint dans l'homme un sentiment de bienveillance le tue partiellement. » (JOURBERT.)